

LA CHRONIQUE DE **Alexandre Jollien**

## Silence et prise de conscience

**J**e reviens tout juste d'une retraite spirituelle passée dans le silence et la prière. Le retour à la vie quotidienne est plus léger que prévu. J'arrive à maintenir quelques moments dans la journée pour retrouver la paix, rejoindre la joie et écouter le silence qui règne, plein et entier, en mon cœur, lui qui peut tout accueillir, ce miroir vide qui reflète la réalité sans saisir ni rien rejeter. Pourtant, il m'a fait peur. Il m'a tout d'abord rappelé les 17 ans de mutisme

dans lesquels je me suis enfermé à l'institut. Mutisme devant les grands, difficulté à s'ouvrir, à tout dire aux adultes. Sensation de ne pas appartenir au même univers. Il m'a aussi montré que j'étais un être éminemment social, que la parole de l'autre, son soutien, ses conseils me nourrissent et me font grandir. Sans eux, je me dessèche et me décourage. Ce silence m'a invité à être plus vrai, plus authentique, comme on dit aujourd'hui et, paradoxalement, à laisser parler les démons qui peuplent encore mon cœur. Les

laisser hurler pour qu'ils se taisent une fois pour toutes, qu'ils interrompent leur bavardage incessant et souterrain.

Entre les prières et les activités quotidiennes, il m'arrive parfois de rencontrer quelque langue perfide. Dans la rue, je tombe sur un adepte du Front national, qui soutient *mordicus* que le Christ, s'il revenait aujourd'hui, voterait incontestablement pour Jean-Marie Le Pen, car il trouverait Marine trop consensuelle. Un autre me dit, en voyant un Burkinabé : « *Il ne*

*manque que la parole à ces gens-là.* » Devant de telles absurdités, je me claquemure dans le mutisme, je hoche la tête pour ne pas montrer que je suis en désaccord, puis le courage me vient et je dis : « *Vous croyez vraiment ?* » Tout y passe : les Noirs, mais aussi les chômeurs, les personnes handicapées, le travers de celle-ci, l'avarice de celle-là, la laideur d'un tel, la médiocrité de celui-ci. Je suis surpris, je ne m'oppose pas à ce flot de reproches. Pire, lorsqu'on critique, parfois nous pouvons ressentir une sorte de satisfaction. Comme si le fait de parler d'autrui en mal nous rehaussait quelque part. Je rentre à la maison et, dans le silence, je m'accuse d'être tombé si bas.

Pourquoi cette mauvaise joie à laisser dire de telles immondices existe-t-elle ? D'abord, cela génère un sentiment de complicité : je suis avec toi pour casser du sucre, tous deux nous avons un ennemi commun, la faille de l'autre. Ensuite, je pense qu'un excès d'exigences morales ne m'a jamais permis d'être totalement vrai, d'exprimer avec ampleur et bienveillance mes désaccords. Dès lors, dès que l'occasion se présente de me décharger de cette pression, j'y cours malgré moi. Le chemin, c'est peut-être de ne pas culpabiliser, de repérer en moi ces voix chagrines pour avancer un peu vers la purification d'un cœur. Je m'accuse sans doute trop. Et si je commençais déjà par regarder ce discours intérieur avec une once de distance et d'humour ? Jadis, je vis un moine qui dit d'un confrère : « *Je ne l'ai jamais entendu critiquer un seul de ses frères.* » L'ascèse, ici, serait assez simple : se désintéresser avec classe de tout ce qui n'élève pas, de tout ce qui avilit autrui. Pourtant, il faut faire avec cette tendance à écouter la calomnie, qui nous rassure peut-être : « *Nous ne sommes pas les pires!* » J'estime avoir réalisé un grand progrès en prenant conscience que je suis capable du pire comme du meilleur et que le pas entre les deux est, ma foi, très vite franchi ●



D.R.

**Alexandre Jollien est philosophe. Parmi ses ouvrages, *la Construction de soi* (Seuil, 2006) et *le Philosophe nu* (Seuil, 2010). Il vient de publier *Petit Traité de l'abandon* (Seuil, 2012).**